



Compte-rendu
Séminaire du 19.10.2005

« *Aristote,
le principe de non-contradiction* »

par Thomas de Praetere



TABLE DES MATIERES

I. INTRODUCTION : MON CREDO	3
II. LA VERITE MATHEMATIQUE ET LA VERITE LOGIQUE	3
III. SYSTEME ET DEMONSTRATION.....	4
IV. PENSER HORS DU SYSTEME.....	6
V. A PARTIR DU NEANT OU DE L'EXISTANT ?	10
VI. CONCLUSION	12



I. Introduction : mon credo

Dès que l'on sort du monde de l'académie où il y a recherche de la vérité, on se retrouverait, selon certains, dans le monde du profit. Je ne suis pas d'accord avec cette vision. De même, je ne suis pas sympathisant du dualisme corps / esprit. Je suis plutôt moniste et je ne crois pas que des personnes vivraient plus pour l'esprit ou plus pour le corps. J'ai crée une entreprise car je voulais joindre les idées à l'action, ce qui n'est pas possible dans une université.

II. La vérité mathématique et la vérité logique

L'interrogation sur la vérité pure (mathématique ou géométrique) est rendue problématique par la recherche des fondements. En effet, ces fondements sont basés sur des principes de raisonnement qui ne font pas partie des mathématiques (ou de la géométrie) mais de coups stratégiques ou psychologiques. S'il en est ainsi, comment la recherche de la vérité pourrait-elle se dire désintéressée ?

Au début du XX^{ème} siècle, les penseurs ont voulu fonder les mathématiques sur la logique. Ils sont partis de méthodes hypothético-déductives. Le problème c'est que les axiomes ne sont valables qu'au regard de l'efficacité du système tandis que les postulats ne sont posés qu'à titre hypothétique. Les règles (ou les axiomes) n'ont pas à être vraies ou fausses, mais efficaces. Par exemple, les règles du jeu d'échec ne doivent pas être vraies. D'une manière générale, les règles sont élaborées à des fins diverses comme le fait de produire plus d'enjeux, plus de combinaisons, plus de plaisir, etc.

II.1. Aristote et Euclide : deux projets différents

Aristote raisonne d'un point de vue logique et philosophique ; il réfléchit en tant que biologiste et médecin. Par ses méthodes, il a cherché à mettre en évidence les fondements de la connaissance. "Postulat" se dit "eitemata" en grec et signifie, littéralement, "demandes". Nous comprenons donc que les postulats sont des propositions que l'on nous demande d'accepter pour vraies. Les postulats, points de départ d'un système, sont indémontrables car démontrer suppose que l'on prouve quelque chose par ce qui lui est antérieur (or, rien n'est antérieur aux postulats de départ).

Euclide, quant à lui, veut construire une théorie vraie et *utile*. Pourquoi utile ? Car si l'on fait *comme si* les postulats étaient vrais, on a, dans la suite du raisonnement, quelque chose d'intéressant qui ressort. Nous pouvons dire qu'Euclide pense en pragmatiste.

Comparativement, Aristote raisonne différemment. Il déclare que nous avons besoin de fondements *nécessaires* (c'est-à-dire qui ne peuvent être simplement utiles) et *vrais* (on ne fait pas *comme si* ils étaient vrais). Ainsi, le principe de non-contradiction (qui énonce, par exemple, que je ne peux à la fois être vivant et être mort), est une évidence de la raison. Mais cette évidence de la raison ne fait pas partie du champ de la rationalité car il n'est pas prouvable : n'importe quelle personne peut penser que le principe de non-contradiction est faux.



II.2. Le changement et la représentation

Prenons l'exemple du mouvement pour illustrer le principe de non-contradiction. Le mouvement peut être décrit de la manière suivante : une boule à T0 est au point 1, à T1 est au point 2 et ainsi de suite. En fait, la description du mouvement se révèle être une suite d'étapes immobiles. Par là, le mouvement est trahi dans son essence puisqu'il est défini comme le fait de passer d'une étape immobile à une autre. De plus, la boule, au même moment, est censée se trouver à un point et n'y est pas. Dans une perspective philosophique, nous voyons les choses soit en mouvement, soit comme éternelles. La question est de savoir si nous avons besoin de savoir que les choses sont immuables. Selon Aristote, nous en avons besoin. Pour faire un rapport direct avec notre actualité, on peut se demander si la revendication du maintien des acquis sociaux ne cache pas une sorte de fantasme d'éternité. De même, le fait de retarder l'âge de la pension voilerait une peur de la mort.

Pour ce qui est du lien entre le management et le changement, on sait que l'on comprend le monde à travers certaines catégories de représentations. Dans *Les mots et les choses*, Michel Foucault remet en question les catégories du discours. Celles-ci sont définies comme arbitraires et fondées sur des intérêts destinés à utiliser la réalité. Par exemple, les différentes catégories de chiens ne sont pas, en soi, objectives et justifiées par la biologie. Il y aurait les chiens qui sont plus obéissants, ceux que l'on peut manger, etc.

III. Système et démonstration

III.1. Essai de démonstration du principe de non-contradiction

Aristote, en plus d'affirmer qu'il va démontrer la nécessité et le caractère évident des postulats, entend mettre en évidence leur universalité. Cependant, dans cette entreprise (au demeurant très intelligente), il va accumuler les arguments, ce qui est suspect. Or, avoir un seul argument paraît toujours plus puissant tandis que multiplier les arguments montre que la stratégie n'est basée sur aucun. Einstein a reçu un article contenant cent arguments démolissant la théorie de la relativité. Il a répondu que pour démontrer la fausseté d'une théorie, un seul argument suffit.

Aristote veut donc montrer qu'il n'est pas possible d'être contradictoire. Il avance un argument logique : "Je ne peux être contradictoire". Puis il énonce un argument de type ontologique : "La réalité est non contradictoire". Malgré le fait qu'Aristote ne veut pas d'une profession de foi ou d'un catéchisme, il finit par avouer qu'il est impossible de prouver les postulats. Mais suivons toute de même sa réflexion :

$A \neq \neg A$ C'est le principe de non-contradiction

En proposition cela donne, par exemple : $\left(\begin{array}{c} \text{L'Homme est} \\ A \end{array} \right) \left(\text{et} \right) \left(\begin{array}{c} \text{L'Homme n'est pas} \\ \neg A \end{array} \right)$

On parle de *trivialité* du système lorsqu'on ne peut exclure quelque chose de faux de celui-ci. Cela signifie que le système ne permet pas de discerner le vrai du faux ou que l'on peut y prouver le faux et son contraire.



III.2. Les failles de la démonstration et son utilité

Si le principe de non-contradiction est difficilement applicable au quotidien, il existe un syllogisme disjonctif que nous employons souvent. Imaginons que je rentre du bureau et que je trouve un mot de ma femme disant qu'elle est soit à la banque soit au supermarché. Ce syllogisme disjonctif se formule comme suit en logique :

$$\left[(A \equiv B) \neq \neg A \right] \rightarrow B$$

Un autre exemple du syllogisme disjonctif : un formulaire avec une question concernant le fait de savoir si l'on possède un compte ou une maison à l'étranger. Si l'on possède les deux, on devra cocher l'une des deux cases.

Sachez que, à partir de n'importe quelle proposition, on peut dire $A \equiv B$ comme dans la phrase suivante : "La terre est ronde ou je m'appelle Napoléon". On sait que la terre est ronde donc la seconde partie de la proposition est inutile car la première partie est vraie (elle implique, de ce fait, la vérité de la seconde partie). Mais il ne faut pas se méprendre sur ce type de proposition. Pendant, 600 ans, elle a fait illusion. De même, pour la proposition logique citée plus haut :

$$\left[(A \equiv B) \neq \neg A \right] \rightarrow B$$

Elle peut être traduite par la proposition :

« L'Homme est ou Dieu est un âne, or l'Homme n'est pas donc Dieu est un âne. »

Si la conclusion est absurde, c'est que la prémisse est fautive. Vu que l'on peut remplacer B par n'importe quoi c'est que le système est *trivial*.

Selon vous, qu'est-ce qui ne va pas dans cette formule logique ?

F.G. : Le problème ne viendrait pas du fait de l'opérateur d'implication ?

Thomas de Praetere : Non, car vous pouvez transformer la formule comme suit :

$$\left[A \rightarrow B \right] \neq \left[B \rightarrow C \right] A \rightarrow C$$

L'implication présuppose l'exigence de la non-contradiction. On suppose que $\neg A$ implique l'existence de A. Mais le problème c'est qu'on utilise le principe de non-contradiction pour démontrer ce qui est vrai ou faux. Il est intéressant de remarquer que, pour Spinoza, réfléchir signifie savoir trier la réalité selon le vrai / faux, le juste / injuste, etc.

Intervention 1 : Si l'on dit que A est A on arrive quand même à B.

Thomas de Praetere : *Non, on ne peut déduire la présence de B par A. Voyons cela :*

$$\begin{array}{l} A \neq B \\ A \equiv B \\ \left[A \equiv B \right] \neq \rightarrow A \end{array}$$

Que veut montrer Aristote ? Une ontologie stable. Mais il semblerait que les Hommes n'aient pas besoin du principe de non-contradiction. Descartes et Pascal montrent l'inutilité de la



logique ou le fait que son champ soit extrêmement limité : nous sommes appelés à décider dans une réalité où il y a des incertitudes.

IV. Penser hors du système

IV.1. L'esprit de finesse et l'esprit de géométrie

Pascal définit l'*esprit de géométrie* et l'*esprit de finesse*. L'esprit de géométrie s'applique aux choses sûres mais qui ne sont pas, pour l'existence, vraiment importantes. L'esprit de finesse s'occupe des choses non sûres mais urgentes et importantes pour l'existence.

Personnellement, je préfère parler de l'esprit de finesse plutôt que d'intuition. Le domaine moral de l'intuition est celui de la solitude, voire du totalitarisme car quand on a une intuition, on dit que l'on sait que l'on a raison. Dans le vocabulaire du manager, ce serait dire que l'on a la «vision».

Intervention 2 : On est aussi l'acteur du système.

Thomas de Praetere : *C'est juste.*

Prenons l'exemple narré par Descartes. Une personne perdue en forêt peut utiliser plusieurs méthodes pour retrouver son chemin :

- Attendre ;
- Essayer un peu d'un chemin et un peu d'un autre ;
- Au hasard, choisir un chemin et s'y tenir car cela est moins pire que de rester sur place puisqu'un chemin aboutit forcément quelque part.

La dernière méthode illustre l'esprit de finesse. Comme le souligne Pascal, la logique ne peut rien pour « le salut de mon âme ».

Une autre manière de procéder reviendrait à essayer de convaincre les autres d'adhérer à mon projet. C'est un procédé rhétorique. Comment marche-t-il ? En somme, on peut se baser sur :

- Les probabilités ;
- La connaissance que l'on a d'autrui ;
- La connaissance de ce que l'autre pense être vrai.

Le publiciste exemplifie bien cette dernière option : il ne croit pas que la prémisse qu'il présente soit vraie mais il sait que vous la pensez vraie.

Aristote écrit que le juridique sert à penser les choses passées et que la politique, elle, travaille pour les choses futures. Mais comment faire pour être efficace dans le domaine de l'indéterminé ? La décision, en politique, n'a pas forcément à être rationnelle et vous savez à quel point les hommes d'Etat ont recours aux astrologues !



Intervention 3 : Personne ne connaît la meilleure décision, mais on doit quand même décider.

Intervention 4 : Le recours à l'astrologie n'est pas inutile dans le sens où il peut conforter la personne dans sa prise de décision. Il peut retirer la peur avant la décision. Mais n'existe-t-il pas des moyens un peu plus utiles ?

Intervention 5 : Pour en revenir à l'esprit de géométrie et à l'esprit de finesse, je dirais que le premier est formel tandis que le second est en plein dans les choses. Il est une sorte d'art de l'expérience (comme en politique).

Thomas de Praetere : L'esprit de géométrie se base sur un nombre fini et connu d'axiomes. L'esprit de finesse se fonde sur un nombre infini et inconnu d'axiomes. Leibniz décrit la réalité en tant que composée de micro phénomènes (les monades) que je perçois (en somme, une sorte d'inconscient ou d'intuition). Il veut exprimer par là que l'on perçoit plus de choses que l'on ne peut en formuler. L'idée d'intuition peut être formalisée par la théorie des jeux ou par l'observation des micro phénomènes (ou signes) de la réalité. Cette observation est présente dans les films policiers. Je préfère ce type de théorie de l'intuition plutôt que celle qui s'accroche à la notion d'intériorité.

Imaginons que vous écoutiez un duo de voix dans un opéra. On pourrait dire que vous entendez les deux voix plus leur accord. C'est comme si vous perceviez trois choses et il s'agirait de trouver la résolution de l'accord. Ce n'était pas le cas dans les écoles russes puisque celles-ci obligeaient les élèves à chanter d'une même voix pour célébrer l'unité (du Saint Esprit). Dans le domaine de la musique, la résolution de l'accord se fait presque naturellement. Dans d'autres domaines, nous devons passer par l'apprentissage de la mise ensemble de ce qui ne va pas ensemble.

Intervention 6 : On peut penser que le joueur d'échec a l'esprit de finesse.

Intervention 7 : Pourquoi ne pas parler de l'esprit de synthèse plutôt que de l'esprit de finesse ?

Thomas de Praetere : Lorsque l'on évoque le conflit homme / femme, on fait appel à la différence entre la pensée synthétique et la pensée analytique. Ces dichotomies ont des origines et des histoires différentes. Elles n'aident pas forcément à comprendre les différences.

IV.2. La raison et l'intuition

Thomas de Praetere : Pour en revenir à l'intuition, étymologiquement parlant, ce mot vient du latin signifiant « voir ». Descartes estime que la raison est supérieure à l'intuition. Il prend l'exemple de figures. Si l'on vous demande d'imaginer une figure à six côtés en fermant les yeux, vous pouvez le faire. En revanche, l'opération devient impossible si l'on vous dit d'imaginer une figure à mille côtés, vous n'en serez pas capable et il vous faudra utiliser la raison. Je ne suis pas sûr d'être tout à fait d'accord avec Descartes.

Intervention 8 : *La raison se nourrit de l'intuition et vice versa.*



Thomas de Praetere : Le pari de Pascal se prend dans le domaine de l'urgence et du « salut de l'âme ». A partir de la théorie des jeux et des probabilités, il entend montrer qu'il est préférable de croire en Dieu que le contraire.

Intervention 9 : Il a voulu se convaincre lui-même.

Thomas de Praetere : Non, je ne crois pas. Pascal avait un souci de l'humanité. Il est à cheval entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse. Il pense que, parfois, apposer quelque chose de factice peut être le moins pire pour une meilleure organisation de la société.

IV.3. Pensée individuelle et collective

Thomas de Praetere : Finalement, pour Aristote, la seule preuve solide est que je ne peux me contredire moi-même sinon je ne sers rien ce faisant. Le fait que l'on parle ou l'acte même de parler nous amène, par voie de conséquence, à dire le vrai ou à vouloir dire le vrai. En d'autres termes, entrer dans le discours c'est vouloir démontrer quelque chose. Dans le cas inverse, je me tais ou je m'exclus du registre de l'argumentation.

Lorsque l'on veut créer quelque chose, on glane des arguments et des contre arguments. Cela signifie que les contre arguments sont possibles collectivement mais je ne peux me contredire moi-même. Cependant, on peut aussi penser tout seul et donc formuler, à soi-même, des contre arguments. Aristote reste persuadé que la pensée se construit dans le sujet et pas par la discussion avec autrui. Pour ma part, j'estime que la pensée peut être collective et dialectique (avec des contre arguments) quand elle est individuelle.

Intervention 10 : Qu'est-ce que penser pour Aristote ?

Thomas de Praetere : C'est assembler des mots autour d'un verbe pour former une phrase. Les mots du dictionnaire (ou le vocabulaire), en soi, ne renvoient pas à quelque chose (d'ailleurs, les définitions d'un dictionnaire sont composées de mots renvoyant à des mots : c'est circulaire). Seule une phrase renvoie à quelque chose ; elle fait de l'unité avec le divers. Aristote voit la pensée comme de la grammaire. De plus, quand on forme une phrase, on veut prétendre au vrai ou au faux. Si, par l'acte de pensée, je donne de l'unité, c'est que je possède de l'unité et que je peux en créer. Aristote reprend ces arguments pour démontrer l'existence de l'âme. Il dit que la mort est la décomposition de la matière. Or, ce qui n'a qu'une partie n'est pas divisible donc immortel. Mon âme est ce qui me permet de penser l'unité de la réalité et d'en dispenser. Elle est une unité et donc immortelle.

Aristote dit que, quand on pense, c'est par des méthodes logiques et universelles qui ne sont pas de moi. Averroès parlait d'un intellect agent universel qui pense à travers moi. Ceci implique que si je raisonne bien je raisonne comme tout autre qui aurait bien raisonné. D'une certaine manière, c'est Google (taper des mots formulés d'une certaine manière pour avoir les résultats qu'un autre aurait eu s'il avait tapé le même type de formulation). Par ailleurs, Aristote considère que créer c'est agencer des choses qui existent déjà.

Intervention 11 : L'inconscient collectif de Jung fait le même travail.

Thomas de Praetere : Les magazines sont truffés d'idées existentielles individuelles. Ce concept est discutable. J'ai rencontré un moine dont j'ai admiré la liberté de pensée. Il disait qu'il n'écoutait personne et ne lisait rien afin de ne pas être influencé par une pensée. Je l'ai



revu 20 ans plus tard et il disait toujours la même chose. En fait, c'est comme s'il ne pensait plus car sa réflexion n'était nourrie par rien.

Intervention 12 : N'y a-t-il pas chez Aristote le fantasme de faire un système ?

Thomas de Praetere : Il y a plutôt chez lui le fantasme du fondement. Son système n'est d'ailleurs pas circulaire mais pyramidal.

Le fait de parler de fondement m'amène à penser la question de l'origine. Dire que l'homme descend du singe peut être effrayant seulement si l'on pose la question selon l'origine et pas tellement si on la pose selon l'implication du futur de l'évolution.

Intervention 13 : Dans l'idée de système, n'y a-t-il pas une préoccupation du temps et de l'existence ? Autrement dit, ne veut-on pas nous assurer que nous avons une existence dans le temps ?

Thomas de Praetere : On crée plutôt des jeux tellement complexes que l'individu n'a plus d'existence. Ordinairement, les jeunes veulent mener à bout leur projet tout seul tandis que les personnes plus âgées préfèrent penser et agir collectivement. Ces derniers sont plus dans une perspective d'un projet qui gagne à être conservé.

Pour ma part, je conçois la pensée comme une activité collective. La dimension éthique consiste à laisser la place à l'autre afin qu'il me présente des contre arguments. En psychanalyse, la perspective est différente : on va abolir la censure logique pour que, par la libre association, le patient puisse formuler des phrases a-grammaticales ou illogiques.

Intervention 14 : Le discours du rêve tel qu'il est raconté par le rêveur reste dans le système logique même s'il s'agit d'un rêve.

Thomas de Praetere : Ce n'est pas ce que j'ai cru comprendre de ce qu'écrit Freud.

Il y a trois stades :

- Le rêve pur, soit le fait de rêver - duquel on ne sait rien ;
- La personne qui raconte son rêve (registre du discours) ;
- La personne racontant son rêve de manière déjà distordue par rapport au rêve pur.

Le stade suivant est celui de l'interprétation du rêve avec l'analyste. Dans un premier temps, on raconte le rêve avec ses incohérences (c'est une consigne méthodologique) et, dans un second temps, on va essayer d'interpréter le rêve sans volonté d'éliminer les incohérences.

IV.4. Entrer dans le jeu

Thomas de Praetere : Le fait que je ne puisse me contredire peut aussi être représenté par la manière dont doit statuer un juré au tribunal. Si on lui demande si Landru est coupable, il ne peut répondre que Landru est coupable au niveau 1 et innocent au niveau 0. Il doit conclure et ne peut être neutre sur le statut de Landru. Vous voyez que c'est la nature du jeu (du jeu du discours ou du langage) qui détermine la possibilité de contradiction ou pas ou bien encore l'obligation de conclure.



Intervention 15 : *Le brainstorming peut être considéré comme un jeu du discours.*

Thomas de Praetere : Le jeu où il ne faut pas se contredire soi-même repose sur l'idée d'une pensée individuelle. On peut aussi faire à soi-même ses propres jeux. Dans Luky Lucke, le juge se présente à l'envie en juge ou en juré. Dans Racine, le héros fait soit avancer le temps de la narration soit le temps de la fiction.

Intervention 16 : Le dilemme porte sur deux actions différentes tandis que la contradiction porte sur une même action.

Thomas de Praetere : Dans les deux cas, il faut décider.

Intervention 17 : Un exercice est donné à des étudiants. Il s'agit de savoir ce que Mitterrand va rétorquer à l'un de ses adversaires qui lui a dit « Vous êtes trop vieux pour vous représenter. » Mitterrand a répondu : « C'est votre éducation qui vous fait dire cela. » Par cette phrase, Mitterrand sort du jeu du discours que son adversaire voulait lui imposer.

V. A partir du néant ou de l'existant ?

V.1. Convention et création

Intervention 18 : *Que vaut la logique d'Aristote pour vous ?*

Thomas de Praetere : Le logicien contemporain Quine raisonne en pragmatiste. Il écrit que les principes logiques et mathématiques sont des conventions mais ce sont de sages conventions. Cela signifie que l'on n'en change pas si facilement. En outre, ces principes nous permettent de faire des choses qui sont en adéquation avec la réalité.

Si Quine pense « Les principes marchent », c'est parce qu'ils marchent. Pour Aristote, si les principes marchent c'est par ce qu'ils sont l'essence de la pensée. Quine va jusqu'à dire que si les sciences marchent (par exemple, réussir à amener des hommes sur la lune) c'est qu'elles se basent sur de sages conventions.

Intervention 19 : *Est-ce que l'on invente le théorème ou est-ce qu'on le découvre ?*

Thomas de Praetere : Avant de jouer le « Sacre du Printemps », Stravinsky déclare : « Je suis le vaisseau par lequel le sacre a été écrit. » En ce sens, il suppose que l'on n'invente rien et que l'on découvre tout ou que l'on assemble des choses existantes.

Darwin n'était pas pressé de publier ses écrits. Quand il les a enfin publiés, un autre chercheur lui a signifié qu'il en était arrivé aux mêmes types de conclusions. Pour moi, ce genre de phénomènes traduit le fait que les choses étaient dans l'air et qu'elles devaient émerger à un moment ou à un autre. De la même manière, quand on demanda à Marguerite Yourcenar pourquoi elle écrivit un livre de plus, elle répondit par une boutade : « Car je me suis réveillée un matin, ai regardé ma bibliothèque et ai senti que ce livre y manquait. »

Intervention 20 : *Le tout est juste la somme des parties ou l'agencement est plus que cela ?*

Thomas de Praetere : Pour quelqu'un comme Leibniz, la question ne se pose pas : tout est donné et ma création consiste à agencer.



Intervention 21 : D'une certaine manière, la nature fait cela aussi.

Intervention 22 : La nature est poète.

Thomas de Praetere : Oui, elle agirait sans finalisme.

Dans l'idée d'invention, il y a l'idée de volonté. Plus on comprend, plus on souhaite imposer sa volonté. Le génie qui ne veut pas comprendre jusqu'au bout travaille peu. L'attitude volontariste est symbolisée par la position de Victor Hugo dans sa préface à Cromwell : il y écrit que l'artiste est celui qui impose ses règles. L'attitude qui l'est moins est illustrée par Boileau : pour lui, l'artiste est celui qui comprend les règles.

V.2. De l'esprit des dirigeants

Intervention 23 : *L'intuition ce serait savoir capter le flux ?*

Intervention 24 : *Pour Nietzsche, l'homme fort est l'homme créatif.*

Thomas de Praetere : L'esprit de finesse (et donc aussi l'intuition) est l'esprit de géométrie mais sous un autre point de vue.

Prenez Maigret et Sherlock Holmes. Maigret fait des hypothèses et agit comme une éponge. Il observe et fait advenir la vérité. Il la co-construit avec le coupable. Holmes, quant à lui, observe et, seul, compile ses déductions dans son carnet.

Intervention 25 : Holmes n'aurait peut-être plus de boulot aujourd'hui. Il vaut mieux faire appel à la collectivité pour résoudre, par exemple, un théorème en mathématiques.

Thomas de Praetere : Kant avait senti le problème de la maïeutique : le fait de savoir à quoi l'on veut parvenir. Dans la négociation, on vient avec ses propres idées et l'on attend de voir à quel moment l'interlocuteur va plier. Dans la simple discussion, les interlocuteurs sont plus souples.

Le but d'un roman de Maigret n'est pas de dire « c'était bien lui le tueur » mais à montrer le changement ou la catharsis du coupable.

Intervention 26 : Le manager tend souvent à vouloir devenir leader. En tant que manager, il est plutôt analytique comme Holmes. S'il devient leader, il doit développer une vision plus large.

Intervention 27 : Je vois le leader comme celui qui doit essayer de bien faire exécuter une série de tâches par les autres.

Intervention 28 : Le leader fait-il faire des choses qu'il ne sait pas faire lui-même ?

Thomas de Praetere : Je ne suis pas sûr que cette distinction soit bonne.

Intervention 29 : Le leader est plus dans la « vision think » et le manager dans l'organisationnel.



V.3. Description et prescription

Thomas de Praetere : Selon Aristote, la conclusion ne peut être plus certaine que les prémisses. Autrement dit, la vérité ne peut pas aller en augmentant.

Darwin avait été intrigué par le livre de Malthus. Ce dernier raisonnait ainsi : le problème de la pauvreté s'amplifie à mesure que les pauvres se reproduisent. Les ressources naturelles croissent de façon linéaire tandis que les naissances tracent une courbe exponentielle. La nature « corrige » ce déséquilibre par les guerres et les épidémies. A partir de cela, Malthus expose des visées eugéniques. De son côté, Darwin reprend le modèle explicatif de Malthus et en est arrivé à la théorie de la sélection naturelle. Cependant, la vision de Darwin est descriptive tandis que celle de Malthus est prescriptive.

Intervention 30 : Malthus oublie le progrès technologique.

Intervention 31 : Malthus raisonne dans un modèle fini alors que l'univers est infini.

Intervention 32 : Darwin n'avait pas oublié la technologie. Elle est même envisagée comme ce qui peut contrevenir à la sélection naturelle (par exemple, par le développement des soins).

Thomas de Praetere : Locke déclare que l'on peut tout décrire mais pas prescrire. Le problème c'est qu'en décrivant, on prescrit aussi.

J'avais un professeur de Lettres qui, pendant l'affaire Julie et Mélissa, a écrit au tableau : « Sauvez nos enfants ». Par provocation, il a énoncé qu'il n'était pas d'accord avec cette phrase tout en ajoutant que la morale était de la grammaire. « Nos » renvoie à « pas les nôtres » et « vous » à « pas nous ». Le champ lexical est péjoratif ; il sous-entend les notions de passivité, d'assistantat et de propriété.

VI. Conclusion

VI.1. Le vide donne à penser

Thomas de Praetere : Je suis chargé de créer un logiciel et je me méfie du trop plein de pensées. Quand j'ai débuté, où que je tournais la tête, je trouvais des personnes qui m'apportaient de nouvelles idées. Or, j'ai toujours jugé que la pensée est la production de questions. S'il y a des réponses, c'est qu'il n'y a plus vraiment de pensée. Hegel disait que la première des choses à faire si l'on veut commencer à penser c'est d'éliminer les phrases toutes faites (de type proverbial, par exemple).

Pour moi, la création de ce logiciel est une aventure. C'est comme la création collective d'une œuvre d'art. Comme disait Pascal, il faut avoir une pensée « de derrière ». Par ailleurs, je suis convaincu que le modèle collaboratif est plus puissant que la « vision », que les idées sans cesse naissantes, que les gourous, etc.

Intervention 33 : Il faut un vide sinon tout se fige.

Thomas de Praetere : Oui, le vide est ici méthodologique.



Intervention 34 : On dit que la philosophie a une histoire et que la sagesse n'en a pas. Tout comme le fait que le philosophe a des idées et que le sage n'en a pas.

VI.2. Réunir les deux esprits

Résumons les caractéristiques des deux esprits :

Esprit de géométrie	Esprit de finesse
Est du côté de l'analytique et de la raison.	Est une sorte d'esprit de géométrie mais avec un nombre infini d'axiomes
On passe du présent au futur selon une visée conservatrice : au bout du chemin, on n'a pas plus de vérité	Je fonctionne à l'aveuglette, ce qui me permet de créer de la valeur ou de la nouveauté.
Il n'y a pas de stade collaboratif.	Il y a un stade collaboratif. La personne échappe à son individualité de deux manières : <ul style="list-style-type: none"> • en instaurant une relation au monde. Elle ne va pas chercher son intuition en elle-même mais dans les facettes et la matière du monde. • en établissant une relation aux autres. La personne va construire la réalité avec autrui. L'esprit de finesse remet en cause l'axiomatique de la rationalité.

Il ne faut pas oublier que l'interconnexion est présente entre les deux esprits.

Intervention 35 : La différence entre le discours et la conversation n'est-elle pas la même que celle qu'il y a entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse ?

Thomas de Praetere : Oui, mais c'est plutôt la différence qu'il y a entre la conversation et l'argumentation. Remarquer que l'on ne peut pas parler si l'on argumente sans cesse (on ne va pas très loin avec son interlocuteur). Dans l'argumentation, il y a l'espoir de parvenir à une étape précise tandis que dans la conversation c'est le libre cours qui se déploie.